

Georges & Laurent  
Gerra Gerra

**Cette année,  
les pommes  
sont rouges**

RÉCIT

*C'était la  
drôle de guerre  
de mon grand-père...*

Flammarion



Tout commence par un simple carnet de la taille d'un cahier d'écolier, aux lignes régulières, dont Laurent Gerra ne s'est jamais séparé et auquel il a toujours accordé la première place dans son cœur. Il s'agit du Journal de guerre de son grand-père, qui l'a écrit sous ses yeux, lorsqu'il était enfant. Avec quelques ratures ici ou là, le texte a été rédigé d'un seul jet, comme un récit qu'on porte en soi depuis trop longtemps. Bien des années plus tard, l'humoriste décide de le faire connaître. D'autant que ces souvenirs témoignent de la « drôle de guerre » vécue par tant de Français à partir de l'été 1939...

Et voilà que revivent sous nos yeux un autre temps, une autre époque et l'irréductible complicité entre un grand-père et son petit-fils. Car Laurent Gerra a grandi auprès de cet homme qui lui a raconté sa guerre, de la mobilisation à son entrée en résistance, mais aussi la vie, la nature qu'il aimait tant et, sans le savoir, lui a mis le pied à l'étrier en lui offrant un jour, son premier public.

Ce fut le déclic de la passion. Il n'avait pas 5 ans...

*Laurent Gerra est humoriste mais aussi scénariste et acteur. Il a publié plusieurs ouvrages inspirés de ses chroniques matinales sur RTL mais aussi des recueils humoristiques sur l'actualité parmi lesquels deux ouvrages écrits avec Cabu.*

Cette année,  
les pommes sont rouges



Georges Gerra & Laurent Gerra

Cette année,  
les pommes sont rouges

*« C'était la  
drôle de guerre  
de mon grand-père »*

Flammarion

© Flammarion, 2015  
ISBN : 978-2-0813-7037-1

*À la mémoire de mes grands-parents  
Yvette et Georges.*





*Tout commence par un simple carnet de la taille d'un cahier d'écolier, aux lignes régulières, dont Laurent Gerra ne s'est jamais séparé et auquel il a toujours accordé la première place dans son cœur. Il s'agit du journal de guerre de son grand-père, qui l'a écrit sous ses yeux, à la main, de sa fine écriture.*

*Avec quelques ratures ici ou là, le texte a été rédigé d'un seul jet, comme un récit qu'on porte en soi depuis trop longtemps. C'est vif, piquant et toujours émouvant, simple mais haut en couleur.*

*Puis ce grand-père est mort, à moins de 60 ans, alors que Laurent venait de fêter ses 10 ans. Lorsque sa grand-mère disparaît à son tour, bien des années plus tard, en octobre 2014, quelque chose se décide : il faut publier ce carnet de guerre. D'autant que le récit témoigne de la « drôle de guerre », comme on l'a appelée, vécue par tant de Français en 1940.*

*Voilà donc cet hommage vibrant auquel Laurent Gerra rend toute la puissance d'écriture par ses souvenirs*

*d'enfance. Et voilà que revivent sous nos yeux un autre temps, une autre époque et l'irréductible complicité entre un grand-père et son petit-fils. Car Laurent Gerra a grandi auprès de cet homme qui lui a raconté sa guerre mais aussi la vie, les pouvoirs et les bienfaits de la nature et, sans le savoir, lui a mis le pied à l'étrier en lui offrant, un jour, son premier public.*

*Ce fut le déclic de la passion. Il n'avait pas 5 ans...*

## LE CAHIER

Depuis ma jeunesse, j'ai lu et relu les carnets de guerre de mon grand-père. Mais ils prennent aujourd'hui une autre portée dans la mesure où mon histoire familiale et celle de mon pays se recourent. En cette année 2015, le pays commémore les soixante-dix ans de sa libération. Dans la France entière, l'ambiance est au souvenir. Partout, des discours, des célébrations, le même désir de faire revivre le passé pour comprendre l'enchaînement des faits, retrouver la mémoire de ceux qui le vécurent, écouter leurs voix. Dans le même temps où je retrouve le souvenir vivant de ce grand-père qui fut mon héros et dont une large part de moi-même a hérité, je revis ainsi l'histoire dramatique d'une époque dont nous sommes tous les fils.

Julot, c'était son surnom – je n'ai jamais su pourquoi puisqu'il s'appelait Georges – avait entrepris la rédaction de ces notes sur le tard. Ce fut quelques années après ma naissance, sans doute en 1972, vingt-cinq ans après avoir vécu les événements qu'il rapporte. Il les acheva le 10 février 1973, alors qu'une

longue maladie commençait à le ronger. Tout était en ordre. Il avait consigné ses souvenirs, rassemblé les anecdotes dont le récit enchantait ses proches et faisait rire ses amis. Mais, avec ce cahier, il a sans doute voulu adresser un signe plus personnel : il a tenu à me dédier ce témoignage extraordinaire. Aujourd'hui, je ressens un honneur profond à le faire renaître. Car s'il est bien une chose primordiale à mes yeux, c'est le devoir de mémoire.

\*

Je me souviens avec précision des circonstances dans lesquelles il rédigeait ses souvenirs. La scène se déroulait toujours au même endroit, dans la salle à manger, face à la cheminée. Il s'installait au bout de la longue table, mettait ses lunettes et écrivait, pipe à la main, pendant un temps qui me paraissait infini. Moi, je l'observais religieusement et lui posais parfois des questions. Il me répondait comme il pouvait ; difficile de parler de la guerre à un enfant de 6 ans. Il reste qu'à travers ses récits j'ai eu très tôt conscience de cette notion de guerre. Et que, déjà, ce grand-père m'apparaissait comme un être formidable.

Pour écrire, il utilisait un ancien cahier de l'entreprise de transport dont ma grand-mère et lui assuraient la gestion. C'était une sorte de journal de route ou de commandes propre à chaque camion. La couverture marron était rigide et portait, rayé, le numéro

du véhicule auquel le cahier avait été affecté avant de recevoir sa nouvelle destination : recueillir les notes de mon grand-père. Les feuilles possédaient une marge et des carreaux, et je me souviens que les premières pages avaient été déchirées. Julot avait collé à l'intérieur la photo où on le voit avec ses camarades de captivité et d'évasion.

J'aimais ces moments silencieux ; lui installé à la table, concentré devant sa feuille, moi assis sur une chaise, pas loin. Il avait le constant souci de me ménager. Par exemple, il s'était mis à la pipe en ma présence parce que la fumée de ses cigarettes, des Gauloises au goût très fort, me faisait vomir. Pour me récompenser de ma patience, il m'autorisait à faire quelques dessins avec lui à la fin du précieux cahier. Ils y figurent encore. Lui dessinait des stères de bois, des fleurs, des personnages avec des calots. Puis il me racontait des histoires qui me ravissaient mais dont j'ai perdu le souvenir.

Quand il avait terminé, il rangeait le carnet dans l'un des tiroirs situés au milieu du grand buffet ; un meuble assez lourd, de style rustique, comme on en trouvait à cette époque dans beaucoup d'intérieurs campagnards. Puis nous reprenions nos activités normales. Mais moi j'allais régulièrement ouvrir le tiroir pour regarder le carnet dans lequel mon grand-père passait tant de temps à écrire. J'avais du mal à comprendre ce qu'il contenait. Je me souviens que ma

grand-mère en était très fière ; comme d'ailleurs de toute la personne de mon grand-père.

\*

Le cahier est resté pendant de longues années dans le même tiroir du buffet. Je le feuilletais régulièrement, avec respect, jusqu'au moment où j'ai été en âge de le lire. Les récits qu'il contenait m'ont alors fasciné. Je découvrais les détails d'une vie aventureuse dont je n'avais eu auparavant que de vagues aperçus. Ma grand-mère partageait mon enthousiasme. Elle disait régulièrement : « Un jour, il faudrait le faire éditer. » Il circulait un peu, comme une relique, parmi les membres de la famille, les amis, les voisins. Tous voulaient en connaître le contenu et retrouver les aventures extraordinaires que mon grand-père aimait à raconter. Ma grand-mère et moi ne le confiions qu'après mille recommandations de prudence. Nous l'avons toujours récupéré.

Les amis lecteurs n'étaient pas les seuls à porter sur ce texte un regard enthousiaste. Alors que Julot nous avait quittés depuis des années, j'ai eu un professeur d'histoire en première, au lycée Lalande à Bourg-en-Bresse, (seul lycée français titulaire de la Médaille de la Résistance), monsieur Paul Perdrix, avec lequel je me sentais en confiance. Je lui ai montré le carnet pour recueillir son opinion. Il l'a trouvé très intéressant, moderne, bien écrit, affirmant qu'il méritait amplement la publication. Je crois même qu'il tenta d'approcher des

personnes de sa connaissance qui travaillaient dans l'édition, mais sans succès. Son enthousiasme ne m'a pas surpris. Dans ses cours, monsieur Perdrix aimait raconter et faire revivre l'histoire. Cette même année, il m'a suggéré de m'inscrire aux épreuves du concours national de la Résistance et de la Déportation. J'ai suivi son conseil. Je suis arrivé second du département, ce qui m'a fait plaisir. Déjà, le désir de lutter contre l'oubli !

Monsieur Perdrix est aujourd'hui disparu. Il ne saura jamais que sa proposition d'édition, vieille de maintenant trente ans, est devenue réalité. C'est dire l'émotion qui m'étreint à l'idée de faire partager avec des inconnus cette « histoire vraie », comme mon grand-père la nomme en préambule. Mon ancien professeur fut ainsi le premier véritable historien à s'enthousiasmer pour les pages que vous venez de lire. C'est pourquoi j'ai plaisir à lui rendre hommage.

\*

Peu de temps après, pour mon vingtième anniversaire, ma grand-mère m'a remis le fameux carnet à la couverture marron en me disant : « Il est désormais à toi, comme ton grand-père l'avait voulu en te le dédiant. » J'ai ressenti une vive émotion. Par la suite je l'ai toujours gardé avec moi, le plus souvent en le rangeant dans ma table de nuit. Je redoutais de manière confuse qu'il vienne à disparaître, à la suite d'un événement brusque et imprévu comme un incendie ou une

inondation. J'avais même peur de le confier. D'ailleurs il n'est jamais sorti de chez moi, dans l'Ain, et je ne l'ai jamais apporté à Paris lorsque je suis venu y vivre.

Il y a huit ans, lors d'un portrait télévisé qui m'était consacré, Patrick Sabatier m'a fait la surprise de m'offrir une centaine d'exemplaires d'une édition de ce même carnet qu'il avait fait faire à mon insu. J'étais tellement bouleversé que je me suis mis à pleurer devant les caméras. J'ai conservé précieusement l'exemplaire qu'il m'avait remis.

Évidemment, et c'était là le sens de l'émission, personne ne m'avait prévenu de cette initiative. J'ignorais donc comment Patrick avait réussi à mettre la main sur ce carnet et à reconstituer cette histoire qui m'était si personnelle. Je l'ai récemment appris. C'était lors d'un déjeuner, le 27 juin dernier, avec Franck Saurat, le producteur de l'émission. Il m'a confié que c'était lui qui avait eu l'idée d'interviewer ma grand-mère pour faire ressurgir ce détail de ma vie dont très peu de personnes, en dehors de mes proches, avaient eu connaissance. Elle avait alors accepté de lui remettre le précieux document pour une édition limitée. Et c'est Isabelle, la femme de Patrick Sabatier, qui avait proposé le titre qu'il porte aujourd'hui : *Cette année, les pommes sont rouges.*



## TABLE

LE CAHIER .....	11
LE CARNET DE GUERRE .....	17
<i>Enfin une histoire vraie sur la Guerre 39-40</i>	
<i>par un conscrit de la classe 39 - 1<sup>er</sup> contingent .....</i>	19
<i>Au front à vingt ans à Reithel .....</i>	23
<i>Trois jours de guerre – le repli .....</i>	25
<i>La retraite .....</i>	33
<i>La débâcle .....</i>	37
<i>Captivité .....</i>	47
<i>Prisonniers deux ans et demi .....</i>	49
<i>Premier Noël au kommando .....</i>	63
<i>Évadés .....</i>	67
<i>Vie civile .....</i>	77
<i>La Résistance .....</i>	81
MON GRAND-PÈRE, CE HÉROS... ..	97
L'ÉTERNEL SOURIRE .....	99
DESTINS CROISÉS .....	121
L'ENQUÊTE .....	127
LE PAYS NATAL .....	149

Cet ouvrage a été mis en page par IGS-CP  
à L'Isle-d'Espagnac (16)

N° d'édition : L.01EHBN000794.N001  
Dépôt légal : octobre 2015